

LE SOURIRE DU DAO

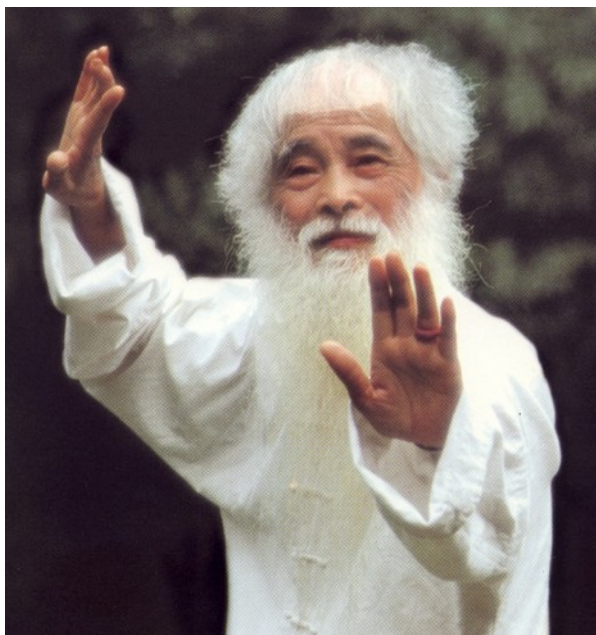


photo Jean Paoli, 1994

Note : Ces lignes reprennent, avec des modifications, un article écrit pour le journal Arts et Combats en 1995. C'est un hommage que je souhaite rendre à feu Qian Genshan dont le sourire illumine la page d'accueil de ce site. Quelques temps après notre dernière rencontre à Shanghai en 1997, maître Qian, bouleversé par la disparition de sa femme, s'éteignit. N'ayant pas pris de disciple parce qu'il se considérait encore comme un étudiant, il emporta avec lui une pratique rapide et explosive du style Yang de taiji quan qui était une source d'étonnement, même pour des adeptes chevronnés.

Alors que l'enchaînement Yang de taiji quan est connu pour son exécution lente et ininterrompue, Qian Genshan 钱根山 exécute la même séquence en cinq minutes dans un style rapide, ponctué de cris et de jaillissements de l'énergie (*fajing* 发劲). La démonstration paraît d'autant plus éblouissante que ce pratiquant shanghaien approche les soixante-quinze ans ! A le voir bondir et se déplacer avec vélocité, chacun de ses gestes exprimant une énergie hors du commun, on peut comprendre qu'au-delà de la finalité martiale, et comme l'écrivit jadis Wu Yuxiang 武禹襄, « *le but de la pratique de la boxe est la longévité* ». Qian Genshan ressemble à ces vieux sages taoïstes qui peuplent l'imaginaire chinois. Avec son éternel sourire, il affiche une insouciance et une spontanéité qui interpelle tous ceux qui ont la chance de croiser sa route.

Une vocation tardive

Peu de jeunes gens paraissent aussi frais que ce vieillard minuscule. Sa barbe qui, autant que sa maîtrise du *wushu* 武术 (arts martiaux chinois), contribue à sa célébrité n'est pas seulement décorative : elle commémore la disparition de l'un de ses maîtres en pleine tourmente de la Révolution culturelle. Symbole de longévité en Chine, cette pilosité témoigne chez le maître Qian Genshan d'une reconnaissance envers le défunt et d'une détermination sans faille.

Né en 1921 dans une famille pauvre de la province du Jiangsu 江苏, Qian ne vint que sur le tard à la pratique de la boxe chinoise. Gardien de parc au début des années 1950, son état de santé était tel qu'il cumulait alors asthme, rhumatismes et ulcères à l'estomac ! Il dut son rétablissement à Sun Futang 孙福堂, un médecin traditionnel, spécialiste du taiji quan de l'école Yang et musicien dont le titre de gloire était d'avoir accompagné Mei

Lanfang 梅兰芳, la grande star de l'opéra de Pékin. Après trois années de pratique du taiji quan, du *xingyi quan* 形意拳 (boxe de la forme et de la pensée) et du *bashi quan* 八势拳 (boxe des huit postures), Qian recouvra non seulement la santé, mais se découvrit encore un don et une passion pour l'étude du *wushu*. Malgré des débuts tardifs, il parvint à un degré de maîtrise qui ne se rencontre généralement que chez des experts formés dès la prime enfance. On mesure ici la volonté et les efforts déployés dans l'entraînement pour lequel, sans nul doute, Qian mit les bouchées doubles. Décidé à rattraper le temps perdu, ce dernier perfectionna par la suite son taiji quan sous la direction d'un disciple de Chen Weiming 陈微明 (1888-1958), avant de se lancer dans l'étude des boxes *bagua* 八卦 (huit trigrammes), *tongbi* 通臂 (boxe imitant les attitudes du gibbon) et *mian quan* 绵拳 (boxe cotonneuse). Pratiquant complet, Qian Genshan s'efforça de développer autant sa vitalité que sa dextérité au combat ou, pour reprendre la terminologie traditionnelle, le *wen* 文 (la sagesse) et le *wu* 武 (le martial). L'importance accordée en Chine, et cela depuis la plus haute antiquité, au *yangsheng* 养生 (littéralement « nourrir le principe vital »), mérite que l'on s'attarde sur ce thème. Ne serait-ce pas là que réside le secret de longévité du maître Qian ?

Entre exercices de santé et combat

Très tôt en Chine, les pratiques de santé semblent avoir été liées aux arts martiaux. Ainsi, par exemple, cette relation entre le martial et le prophylactique apparaît dans les origines légendaires de la boxe de Shaolin. Dans son ouvrage *Méthode de boxe illustrée de Shaolin* (*Shaolin quanfa tushuo* 少林拳法图说) publié en 1921, Zhu Hongshou 朱鸿寿 prétend que le patriarche Da Mo (Bodhidharma) créa les 18 postures de Shaolin pour renforcer la condition physique de ses moines harassés par les longues séances de méditation¹. D'un point de vue historique, l'influence de la médecine chinoise sur le développement de certaines écoles d'arts martiaux chinois est indéniable. L'historien Gu Liuxin 顾留馨 estimait ainsi que le taiji quan de l'école Chen résultait de la synthèse de méthodes de combat à mains nues en vogue sous la dynastie Ming (1348-1644) avec la théorie médicale de la circulation des souffles (*qi* 气), comme l'illustre d'ailleurs ce propos de Chen Xin 陈鑫 (1849-1929): « *La pratique du taiji quan repose sur la compréhension de l'énergie enroulée en fil de soie (chansiing 缠丝劲). C'est par cette méthode que l'on parvient à mouvoir les souffles* »²... Autre exemple, à mi-chemin des théories médicales et métaphysiques, celui de la boxe *xingyi*. Celle-ci se fonde notamment sur le système des cinq éléments qui est à la base de son « poing des cinq agents » (*wuxing quan* 五行拳) où les techniques offensives et défensives sont mises en relation avec les différents viscères du corps : le poing du métal exerce les poumons, le poing du bois, le foie, etc. De même, la marche du *bagua zhang* 八卦掌 est censée agir sur la circulation des souffles dans les membres inférieurs et la taille par le biais de la stimulation des principaux méridiens qui les traversent. Comme nous allons le voir, et au même titre que pour toute activité sportive que l'on souhaite mener à un certain niveau d'excellence, cette imbrication entre théorie et pratique ne dispense pas de fournir des efforts, la règle d'or consistant à s'entraîner sans relâche. En effet, rien n'est possible sans cette activité quotidienne qui est le premier remède à la sédentarité, tout l'intérêt du Wushu étant d'offrir des méthodes d'entretien physique qui, à la différence de nombreux sports modernes, permettent une pratique souple et progressive sur le long terme.

1 Damo 达摩 ou Bodhidharma en sanskrit (6^e siècle après J.-C.) est le fondateur du bouddhisme *chan* 禅 (*zen*). Un mythe tardif en fait également le créateur de la boxe chinoise. Lorsque Zhu Hongshou publia son ouvrage il était instructeur d'arts martiaux dans une école où étaient formées des monitrices de sport.

2 Chen Xin 陈鑫, *Chenshi taiji quan tushuo* 陈氏太极拳图说.



Avec Qian à Shanghai en 1994, à droite boxe *tongbi*

Manger amer

La voie royale de la pratique du *wushu* est l'enchaînement (*pan jiazi* 盘架子). Celui-ci a pour fonction de former le corps du pratiquant par l'intégration des principes techniques spécifiques à son école. Notons qu'en Chine, on distingue cette préparation corporelle et énergétique (*ti* 体) de la préparation au combat (*yong* 用). La fonction de ces exercices chorégraphiques et stylistiques est de favoriser l'acquisition des « méthodes du corps » (*shenfa* 身法) ainsi que le *wen* 文 de la boxe, autrement dit ses dimensions énergétique et prophylactique, et non pas, comme l'imaginent certains, de développer uniquement l'habileté au combat, le *wu* 武... Cette dichotomie s'explique en partie par le mépris des lettrés confucéens pour les activités vulgaires telles que la boxe ou la lutte. Un préjugé qui a été renforcé au début du siècle par la pénétration en Chine des idées occidentales puis, après 1949, par une idéologie maoïste hostile aux pratiques « féodales ». Tout cela explique sans doute l'importance accordée par de nombreux adeptes du *wushu* à l'exercice de l'enchaînement au détriment d'un entraînement systématique au combat. Autres temps, autres mœurs...

Bien que le maître Qian n'ait jamais limité sa pratique du *wushu* à cet aspect purement gymnique, il s'y consacre quotidiennement depuis plus d'une quarantaine d'années comme d'autres se consacrent à une forme d'expression artistique. C'est ainsi qu'il a développé une pratique remarquable du taiji quan, fruit d'un entraînement acharné dont les Chinois expriment la rigueur par l'expression « manger amer » (*chi ku* 吃苦). Que l'on recherche la longévité ou l'efficacité, ce n'est qu'en acceptant une telle ascèse que l'adepte pourra, au bout de plusieurs années d'un régime draconien, retirer les bénéfices les plus complets de la pratique et découvrir enfin le « goût sucré » de celle-ci... Nous sommes loin de cette recherche du plaisir immédiat qui caractérise l'attitude consumériste. Sur ce point, le maître Qian est explicite, citant les vieux adages du *wushu* à l'appui de son propos :

« L'adepte est comme un épargnant qui économise jour après jour le moindre sou. Au bout de plusieurs années, il aura ainsi amassé une véritable montagne d'or. Pour ma part, je m'entraîne trois heures par jour depuis quarante ans, qu'il vente, qu'il pleuve ou quelles que soient par ailleurs mes occupations. Dans la boxe chinoise on disait autrefois : Un jour d'entraînement, c'est un jour de progrès; un jour de relâchement, c'est dix jours de perdus. On disait également : La boxe s'étudie en trois ans et se perd en trois jours. Aujourd'hui, les mentalités ont changé, les jeunes pratiquent superficiellement et il est à craindre que d'ici une génération, le véritable gongfu 功夫 (habileté) aura disparu. Il y a

quelques années, dans le parc Fuxing de Shanghai, on pouvait voir pratiquer un expert d'une boxe très rare appelée shui quan 睡拳 (Boxe de l'homme endormi) entièrement basée sur le combat au sol. Cela n'avait rien à voir avec les culbutes du wushu sportif qui privilégient la forme « fleurie », inapplicable en combat. Malheureusement, ce maître a disparu sans trouver de disciple à qui léguer son art. Un de mes grands regrets est de ne pas avoir pu étudier avec cet homme »...

L'homme véritable

Au cours de nombreux séjours en Chine, j'ai eu l'occasion de rencontrer des experts de tous bords qu'ils soient reconnus par les instances sportives ou non, médiatisés ou invisibles aux non initiés. Parmi ceux-ci, le maître Qian occupe une place à part dans mes souvenirs. Sa pratique du style Yang rapide est proprement stupéfiante. Il suffit de voir ce petit bonhomme trépigner sur place en faisant résonner le sol puis bondir en poussant un cri féroce pour être immédiatement convaincu de son talent exceptionnel. Ce pratiquant émérite se distingue en outre de la plupart de ses homologues par le fait qu'il ne cherche pas à embellir sa réputation par des titres ronflants et des distinctions honorifiques. Pour tout dire, il ne sait pas se définir autrement que comme un simple pratiquant... C'est un maître qui s'ignore et qui va jusqu'à s'étonner de l'intérêt qu'on lui porte! Et puis, il est rare de voir un expert se passionner pour un autre enseignement tel Qian qui, lors de notre dernière rencontre, me parla avec enthousiasme de ce maître de boxe *xingyi* dont il venait de rejoindre les disciples à l'âge vénérable de... soixante-seize ans! Mais c'est peut-être cela qui caractérise la véritable maîtrise : rester un perpétuel apprenti toujours en quête de la *belle ouvrage*. Dans le monde de simplicité du maître Qian, la pratique trouve sa véritable dimension humaine, la plus précieuse... Égare dans une mégapole qui se déshumanise en éjectant les plus pauvres à sa périphérie, dépositaire d'une pensée intégrante qui ne sépare pas l'homme de son milieu naturel et privilégie l'échange, il évoque bien plus les sages ermites de la Chine ancienne que les experts patentés du Taiji quan ou du Qigong modernes. Artiste martial débonnaire, spécialiste modeste des recettes de longévité, Qian Genshan incarne ce qu'il y a de meilleur dans l'art martial chinois. Nul doute qu'il s'apparente à cet « homme véritable » (zhenren 真人) évoqué par le philosophe Zhuangzi 庄子 et dont le sourire est celui du Dao!

José Carmona

www.shenjiying.com